

Benoit Michel

Menace sur le parc national du Niokolo Koba (Sénégal)

s.l. : ORSTOM, 1986

MENACE SUR LE PARC NATIONAL DU NIOKOLO KOKA (SÉNÉGAL)

Michel BENOÎT - 1986.

Mots-clés : environnement - protection - faune - parcs nationaux -
défrichements - systèmes agraires.

Localisation : Sénégal (Haute Casamance et Sénégal Oriental).

Sans imiter ceux qui recherchent une bonne conscience facile en prônant un intéressement des populations voisines aux bénéfices issus de la gestion des parcs nationaux d'Afrique Occidentale (bénéfices inexistant dans la plupart des cas), il convient de ne pas négliger les situations qui caractérisent la périphérie de ce type de réserve, qu'on soit ou non convaincu du bien-fondé de la protection "classique". Les débats concernant ce mode de sauvegarde de la faune ne sont pas toujours sans hypocrisie. Certains affectent de considérer que la conservation ainsi conduite a obtenu les résultats escomptés et qu'il est temps de faire machine arrière. D'autres proposent de réfléchir à une autre politique. Ces attitudes - la deuxième en tout cas - sont peut-être pertinentes en Afrique de l'Est et du Sud où la politique du classement d'espaces réservés à la faune a obtenu des résultats probants. Mais en Afrique Occidentale où elle a souvent échoué bien qu'ayant été longtemps la seule possible - il y a des exceptions comme le Togo ou le Sénégal justement - le temps des philosophies à bon marché n'est peut-être pas encore venu.

On peut considérer que l'esprit de cette politique est

.../...

la cause de son échec relatif. On peut accuser l'insuffisance des moyens mis en oeuvre ou le manque de volonté. Mais on peut également penser que le contexte humain était a priori hostile ou indifférent à toute forme de protection. Le problème est certes passionnant mais notre propos sera plus modeste. D'ailleurs, le Parc National du Niokolo Koba constitue une exception parmi les échecs qu'a souvent connue la politique de protection de la faune dans beaucoup de pays d'Afrique francophone. Quant aux éléments d'un dialogue entre la conservation et les populations *voisines*, on peut supposer qu'ils peuvent être d'une autre nature que monétaire comme nous le verrons.

Le Niokolo Koba est géré par un personnel motivé, courageux et compétent mais il connaît un certain nombre de difficultés dont le braconnage n'est pas la moindre. A court terme - et du strict point de vue de la gestion du parc -, la chasse clandestine pratiquée par les populations riveraines est effectivement le problème le plus délicat mais il y a des hommes qui risquent quotidiennement leur vie pour le résoudre et il serait mal venu de jouer les "mouches du coche"...

D'ailleurs, d'autres menaces pèsent sur le parc. Parmi elles, la pression agraire est des plus graves, surtout sur la périphérie occidentale, en Haute Casamance, où elle s'ajoute à une pression pastorale non négligeable.

La carte n° 2 a été dressée à partir d'une couverture aérienne panchromatique effectuée en 1982. Cette mission (U.S. A.I.D - O.M.V.G.) a été réalisé au 1/50 000^e. Les assemblages

.../...

au 1/150 000^e commercialisés avec les clichés de la mission ont été utilisés comme fond de carte. L'imprécision planimétrique qui résulte de ce procédé n'est pas très grave compte tenu de nos préoccupations. Cependant, la carte est publiée à très petite échelle pour éviter tout malentendu.

Nous avons utilisé les missions anciennes de l'I.G.N. (France) pour apprécier la dynamique agraire et la progression des fronts de défrichements. Il s'agit des missions de 1954, correspondant à la couverture générale de l'AOF au 1/50 000^e (panchro) et d'une couverture partielle effectuée en 1970 (miss. IGN 70 AO) au 1/40 000^e.

Les plages représentées en noir correspondent approximativement au parcellaire mis en culture au cours de la saison des pluies 1982 et aux jachères les plus récentes qu'il est parfois difficile de dissocier des champs effectivement cultivés lors d'un examen rapide des photos.

1 - Les régions situées à l'Est du parc

Un examen rapide de la carte 2 montre que la périphérie orientale de la réserve est la moins densément occupée. Le vieux fond du peuplement mandé de ces régions est ancien et stable. La répartition de la population est diffuse et peu dense. Les taux d'occupation du sol sont rarement supérieurs à 5 % par cliché. Les paysages et les biotopes sont d'une stabilité remarquable car le genre de vie est resté d'une grande sagesse. La culture du coton

est parfois venue s'ajouter localement à l'agriculture céréalière itinérante normale mais cela n'a pas entraîné les perturbations qui affectent actuellement la Haute Casamance par exemple. La grande faune a été éliminée ici comme ailleurs mais seule la chasse est en cause.

Qu'elles soient Tendas, Mandés (Malinkés et Diakhankées) ou Peules, les populations de ces régions ont un cadre d'existence strictement villageois et les grandes concentrations humaines n'existent pas. Le mode d'occupation de l'espace et une densité de peuplement raisonnable (5 à 10 habitants/km²) permet la régénération du sol par la culture itinérante suivant un schéma bien connu et malgré l'existence de sols aux possibilités modestes (sols minéraux bruts d'érosion, sols peu évolués d'érosion, sols ferrugineux tropicaux lessivés).

Malgré la présence d'un certain peuplement peul et d'un goût croissant des Mandingues pour le bétail, la charge pastorale reste la plus faible du pays.

Ainsi, au Nord-Est, à l'Est et au Sud-Est du parc, les responsables de la protection n'ont-ils affaire qu'au braconnage. La situation est bien différente au Sud-Ouest, à l'Ouest et au Nord-Est du parc.

2 - Le pays bassari

Le pays bassari (zone 1 de la carte 2) possède des

caractéristiques agraires proches de celles des régions orientales. Les Bassaris constituent une société de type segmentaire et villageois. L'habitat -dispersé - n'est jamais éloigné de zones de collines relativement privilégiées.

La pression agraire est liée à l'accroissement démographique (il y a entre 12 000 et 15 000 Bassaris au Sénégal) et à l'installation de populations peules venant du Fouta Djallon depuis la deuxième moitié du 19e siècle. Cependant, les densités humaines restent raisonnables.

Plus spectaculaire est le changement ayant affecté le genre de vie bassari au cours de la première moitié du 20e siècle. Ces "chasseurs-cueilleurs-jardiniers" (Gessain et De Lestrangé, 1980) se sont convertis - la *pax gallica* et des besoins nouveaux aidant - à l'agriculture itinérante céréalière. Cela a provoqué localement une explosion des défrichements en plaine.

Si la paix a libéré les Bassaris de la crainte justifiée que leur inspiraient les gens du Fouta Djallon et si des besoins nouveaux les ont incités à un certain nombre d'initiatives, l'épuisement rapide des stocks habituellement ponctionnés (gibier notamment) a joué dans le même sens dans un deuxième temps. Ces choix ont conduit les Bassaris à abandonner un habitat défensif qui les contraignait à rester dans des collines aux sols particulièrement ingrats. La recherche d'un surplus de récolte encouragée par le goût de l'argent les ont également conduit à modifier la gestion de l'environnement dans le sens d'une plus grande prédation des ressources.

Ainsi, des biotopes "sauvages" jusqu'alors gérés par la cueillette et la chasse ont été détruits. Localement des phénomènes d'érosion excessive sont apparus. La faune a disparu et la végétation s'est parfois appauvrie dans des proportions considérables notamment par la disparition de forêts-galeries qui, sous ces latitudes, sont presque toujours la condition nécessaire au maintien d'une vie animale sauvage équilibrée.

Les activités anciennement consacrées au jardinage des tubercules (taros, ignames, etc...) ont diminué au profit de l'essartage pour le mil, le maïs et le riz.

Les temps de jachère ont diminué à une vitesse que l'apparition du bétail ne suffit pas à expliquer.

Cette révolution est moins l'"extensification" d'un mode de production à hauts rendements qu'une reconversion complète de la relation population/ressources. Cependant, de belles zones de brousse subsistent entre les principales aires de peuplement bassari. Dans le contexte général d'explosion démographique et de dégradation des méthodes culturelles qui caractérisent l'Afrique d'aujourd'hui, cette révolution apparaît relativement douce vis-à-vis de l'environnement. Elle semble en tout cas relativement bien vécue par la population pour l'instant.

Les éléments de l'ancien genre de vie qui restaient utiles en regard des besoins nouveaux ont été conservés et modifiés. Le jardinage pour la production d'oignons, de tomates ou de

calebasses est même devenu très actif depuis une quinzaine d'années dans la région d'Etyolo-Salémata par exemple (Gessain et de Lestrangle, 1980).

Du strict point de vue de la faune et de la gestion du parc, le problème reste le goût extraordinaire des Bassaris pour la chasse alors que les stocks de gibier au Sud de la réserve sont pratiquement épuisés. La tentation du braconnage est d'autant plus forte qu'un certain nombre de familles vivaient il y a encore quelques années dans la zone désormais classée.

L'arrivée de nombreuses familles foutankées et de leurs troupeaux en pays bassari provoque des défrichements et une pression accrue sur la savane. Localement, les effets d'une concurrence foncière aiguë conduisent les Bassaris à des comportements aberrants et inconnus jusqu'alors, comme la pratique de défrichements non suivis de mise en culture immédiate, cela pour permettre une revendication foncière plus efficace.

Plus à l'Ouest, du pays coniagui ^(zone 2 de la carte) (2) jusqu'au Badiar ^{de la carte 2)} zone 3), les premiers contre-forts du Fouta Djallon se peuplent rapidement depuis le début du siècle, à la faveur d'une immigration à partir des montagnes méridionales. Les taux d'occupation du sol y sont désormais élevés et le parcellaire se stabilise localement par manque d'espace disponible.

Les conditions agraires semblent ici très proches de ce que nous allons constater plus précisément au Kantoora et au Pakane

mais les fortes densités humaines du Badiar et du Coniagui ne jouxtent pas le parc. La situation est plus préoccupante au Pakane ^{zone} (14) et au Kantoora ^{zone} (15). Les taux d'occupation du sol face au secteur de la Koulountou sont les plus élevés de toute la périphérie de la réserve et les défricheurs sont là face au parc, la hache à la main.

3 - Haute Casamance : Kantoora et Pakane

Ces deux provinces orientales du Fouladou étaient pratiquement vides au début du siècle, à la suite des guerres intervenues entre les Peuls du Fouta Djallon (venus épauler la révolte des Foulacoundas) et les Mandingues du Gabou au milieu du 19^e siècle. Le peuplement foulacounda venu de l'Ouest qui a occupé les espaces ainsi abandonnés a toujours été modeste. La véritable cause de l'essor du peuplement local est une immigration massive venue du Sud. Un autre flux plus récent et très actif, en provenance du Fouta Toro (moyenne vallée du fleuve Sénégal) est plus localisé et plus modeste mais tout aussi dynamique.

Que les populations qui s'installent actuellement en Haute Casamance soient organisées suivant des systèmes étatiques (Peuls du Fouta, Toucouleurs) ou segmentaires (Badiarankés de Tonguis par exemple) toutes semblent emportées par une ivresse de défrichements effectués aussi bien pour satisfaire des goûts et des besoins inconnus jusqu'alors que pour s'assurer une maîtrise de l'espace fondée sur le droit du premier défricheur qui garantirait l'implantation des différents groupes dans la région. Seuls les pasteurs bowébés du Kantoora semblent faire exception à la règle.

.../...

La situation agraire de cette partie de la périphérie du parc a été étudiée plus en détail ailleurs. On se bornera ici à rappeler quelques aspects des processus qui affectent l'environnement tel qu'il était géré avant par une population limitée à quelques centaines d'individus^{et} nettement plus orientée vers la chasse et la cueillette que ce qu'on croit habituellement.

a - Les défrichements

Le parcellaire (1982) a été représenté sur les cartes 3 et 5. Il s'agit des champs effectivement cultivés cette année-là et des friches abandonnées depuis moins d'une dizaine d'années.

La morphologie du Kantoora et du Pakane est commandée par l'existence de plateaux cuirassés recouvrant des matériaux d'origine continentale (sables grossiers plus ou moins grésifiés). Ces matériaux ont été cuirassés sur plusieurs niveaux. C'est l'existence de ces cuirasses entaillées par le réseau des hauts bassins du Rio Géba (Tiayanga) et de la Gambie (Koulountou) qui expliquent la topographie plane du Kantoora et du Pakane septentrional et l'alternance caractéristique entre tables cuirassées et bas-fonds.

La gamme des terres utilisables par les défricheurs dépend de cette topographie. Les plateaux constituent le domaine des sols peu épais et fragiles alors que les vallées comportent des sols "peu évolués sur apport colluvial" systématiquement recherchés par les défricheurs dans un premier temps, pour le riz dans la zone inondable et les mils et sorghos sur les terrasses et les

parties hautes des versants de la "vallée". L'attrait exercé par ces sols sur les Foulacoundas et les populations originaires du Fouta Djallon explique la contiguïté des terroirs dans la presque totalité des bas-fonds du Kantoora et du Pakane du Nord.

A l'échelle régionale, on peut considérer que les sols de plateaux ont été défrichés après occupation des meilleurs sols de bas-fonds mais certains villages ont immédiatement exploités les deux milieux en observant une durée de mise en culture plus courte sur le plateau.

A partir des années 60, l'assaut donné aux plateaux a été général, surtout dans le Pakane du Nord. La mise en culture de ces sols fragiles et dont la reconstitution est hypothétique à moyen terme joue un rôle déterminant dans l'agriculture de Haute Casamance aujourd'hui.

L'impact des défrichements des sols de plateaux provoque des processus d'érosion inquiétants. La véritable protection contre l'érosion des sols sur les essarts anciens était leur isolement en brousse. Lorsque cette condition est respectée, la culture itinérante est la meilleure façon de protéger les sols tropicaux fragiles. Cela n'est plus vrai au-delà d'un certain taux d'occupation du sol et d'une certaine stabilité du parcellaire (5 à 6 ans de mise en culture est un chiffre limite). La stabilisation du parcellaire est un danger d'autant plus grand que les surfaces mises en culture sont importantes.

Le ravinement et l'érosion des horizons superficiels est localement devenu tel que la remise en culture même après de longues années de jachère sera difficile sauf à mettre en danger les sols de façon irrémédiable.

Il y a à peine 20 ans, Paul Péliissier (1966) parlait du "sous-peuplement du Fouladou" et de sa "léthargie économique entretenue par son isolement". Il soulignait "l'absence de problèmes fonciers grâce à l'abondance des terres en regard des faiblesses de la population." Aujourd'hui, les spécialistes parlent plutôt de "manque de terres" et d'"excès de la culture spéculative". En effet, à la généralisation des défrichements provoquée par l'immigration massive s'est ajouté un enthousiasme général pour la culture du coton qui inquiète les agronomes eux-même : "Malgré l'existence de très grandes zones non cultivées, mais surexploitées par l'élevage intensif, la pression sur la terre est très forte et a conduit le paysannat à défricher des terres de valeur agricole très marginale et d'une grande fragilité autour des vallées où l'accès aux eaux souterraines est relativement aisé. L'introduction de 13 580 hectares de coton en 10 ans en supplément des cultures vivrières et de l'arachide correspond donc à une augmentation de 31 % des emblavements en 1978 sur la région. Cette véritable explosion des défrichements est venue s'ajouter aux défrichements rendus nécessaires pour assurer la couverture des besoins alimentaires d'une population croissant rapidement" (Ange, 1982). Ce commentaire concernant la Haute Casamance dans son ensemble est tout à fait justifié à propos de la partie la plus orientale de cette région, à savoir le Kantoora et le Pakane.

Ici, les superficies cultivées avoisinent les 25 000 hectares, ce qui représente 15 % de la superficie non classée, soit plus 1/3 de la superficie totale dans le Kantoora et le Pakane du Nord. Ces chiffres montrent que les sols de bas-fonds ont cessé d'avoir un rôle prépondérant dans la production agricole générale et que la régénération des sols par la jachère ne peut plus être assurée car le taux d'occupation du sol est devenu trop important.

Dans la moitié septentrionale du Pakane, l'essentiel de la production (céréales, arachide ou coton) repose dorénavant sur des sols considérés par les spécialistes comme trop fragiles pour être cultivés. Ils observaient en 1963 des sols "impossibles à mettre en valeur" entre Linkéring et Vélingara Pakane. Ils préconisaient alors de maintenir la forêt sur ces zones car "elle constitue le seul moyen de lutte efficace contre l'érosion et évite la mise en affleurement de la cuirasse" (Fauçk, Turenne, Vizier, 1963). On a mis en culture quand même...

La violence des défrichements a plusieurs causes :

- l'immigration massive et diffuse à partir du Fouta Djallon, directement ou par le Gabou. Cette colonisation agricole ancienne est toujours très active.
- l'immigration directe à partir du Gabou, à la suite des événements politiques des années 60 et 70 en Guinée Bissau.

.../...

- la pression des défricheurs gambiens sur le Nord du Kantoora, accompagnée ou non de déplacements du peuplement. Ce phénomène est ancien mais persistant.

- la formidable explosion de la culture du coton qui a commencé en 1964 dans sa forme actuelle.

- le succès de Médina Gounasse qui accueille des immigrants venus du Gabou et du Fouta Toro mais aussi du Fouta Djallon.

- l'assèchement des bas-fonds par les défrichements qui visaient à utiliser l'eau pour la riziculture. C'est un paradoxe apparent car la présence de l'eau en saison sèche dans ces vallées était le résultat d'un équilibre subtil qui a été détruit par l'élimination du boisement, sans parler de la pression accrue sur la nappe phréatique.

Il n'y a jamais eu ici de systèmes agraires stables au sens "paysan" du terme mais plutôt un balancement irrégulier et ample des défrichements liés à des poussées et des reculs du peuplement, eux-mêmes conditionnés par la guerre dans des contextes politiques qui rendaient les préoccupations agraires secondaires surtout au 19e siècle. De petits déplacements de champs relativement isolés intervenaient à l'intérieur de ces grands mouvements de populations caractérisés par une densité infiniment plus faible qu'aujourd'hui. Au début du siècle, le Kantoora foulacounda et le Pakane ne comptaient pas plus de 2 000 personnes... Il y en a plusieurs dizaines de milliers aujourd'hui.

Les défrichements ^{sont} d'une

ampleur jamais égalée et l'impression de désordre qui se dégage empêche de percevoir éventuellement l'émergence d'un équilibre fondé sur la gestion d'un patrimoine foncier nouvellement créé. Au contraire, on assiste à une course effrénée aux dernières terres disponibles.

Si la culture itinérante est la plus "douce" qui soit lorsqu'elle est pratiquée à la faveur d'un parcellaire effectivement mobile et diffus, elle devient très agressive lorsqu'on dépasse un taux d'occupation du sol raisonnable tandis que le comportement du défricheur (dont la caractéristique *première* n'est pas de couper follement les arbres mais de les laisser repousser sagement) reste immuable.

Tous les sols sur matériaux alluviaux ou colluviaux ont été mis en culture, souvent jusqu'en haut des versants. L'ébauche d'une jachère sur ce type de sol qu'on pouvait noter au début s'efface aujourd'hui, certaines familles arrivées parmi les dernières ne la pratiquent plus ou ne l'ont jamais pratiquée. Même les zones de démantèlement de la cuirasse sous le rebord du plateau sont localement mises en culture pour une durée qui ne sera pas bien longue.

Les zones aux sols localement engorgés en saison des pluies au centre des plateaux qui avaient été négligées jusqu'à présent *sont* ^{désormais} recherchées au grand dam des pasteurs les plus motivés. Ces sols ont été insensiblement améliorés par les

.../...

déjections animales aux abords des mares pendant la transhumance d'hivernage. Certains souhaitent les cultiver aujourd'hui, malgré la réprobation des éleveurs. Ainsi, un conflit latent existe dans le centre du Kantoora, sur le plateau de Daba, opposant de façon plus ou moins sourde les habitants de la communauté rurale de Sinthiang Koundara à ceux de Médina Gounasse.

b - Le cas du plateau de Daba

Au Nord du Kantoora, les fortes pressions agraires Gambiè^{nnes}(6) menaceront bientôt la forêt classée (fig. 5). Cependant, la volonté de défrichement la plus forte est celle de la communauté maraboutique de Médina Gounasse. Elle se heurte à l'hostilité d'un certain nombre de groupes locaux foulacouⁿdas ou d'immigrés peuls-fouta qui prétendent s'opposer à ces velleités de défrichement sur le plateau de Daba (fig. 5). *Cette*

"résistance" *s'explique par le fait* que la plupart des populations de ces régions, qu'elles soient peules ou non, pastorales ou non, possèdent du bétail en grande quantité. Les parcours sont saturés d'après les critères de l'IEMVT (Boudet, 1970) depuis une vingtaine d'années et le bétail est aujourd'hui en situation de survie en fin de saison sèche. *De plus,* le surpâturage et l'essartage des meilleurs sols sur les flancs des vallées et dans les bas-fonds ont entraîné une disparition rapide des parcours à graminées pérennes notamment à *Andropogon gayanus* dont les regains assuraient jadis la pâture en saison sèche.

A l'initiative d'un certain nombre de notables de la région de Sinthiang Koundara, vite relayés par ceux des villages

.../...

du bas-fond du Kantoora central et les pasteurs bowébés très intéressés au maintien de parcours homogènes, il a été décidé que le plateau de Daba, bordé par les bas-fonds de Sappi, Koumbadiouma et Sinthiang Koundara, resterait à l'état de brousse et serait réservé au bétail, notamment pour la transhumance d'hivernage qui intervient à partir du mois d'août jusqu'en décembre en s'appuyant sur les mares qui portent le nom de Daba (premier chef du Kantoora peul qui les a disputées aux éléphants au début du siècle).

Considérant la disparition rapide des milieux anciens - ceux que connaissait la grande faune - de la périphérie du parc, on imagine ce qu'une telle initiative a d'utile à la politique de gestion ^{du} Niokolo voisin.

Si les énormes charges en bétail bovin, la chasse et le défrichement systématique des bas-fonds ont provoqué un dérangement rédhibitoire pour la grande faune, on peut constater que le mal est moindre sur le plateau de Daba.

La faune relictuelle du plateau comporte les espèces suivantes : *Canis adustus* (chacal à flancs rayés), *Crocuta crocuta* (hyène tachetée) - elle n'existe plus au Kantoora mais effectue de courtes apparitions à partir du parc), *Panthera leo* (lion-venant du parc, de plus en plus rarement), *Felis serval* (serval), *Felis libyca* (chat de Libye), *Papio papio* (singe cynocéphale), *Cercopithecus ethiops* (singe vert), *Erythrocebus patas* (singe rouge), *Phacocheirus ethiopicus* (phacochère), *Tragelaphus scriptus*

.../...

(guib harnaché), *Cephalophus rufilatus* (céphalophe à flancs roux). Un ou deux individus de *Panthera pardus* (léopard ou panthère) sont parfois signalés mais il est probable qu'ils viennent du parc.

D'autres espèces moins spectaculaires existent également comme *Viverra civetta* (civette), *Geneta geneta* (genette commune), *Nandinia binotata* (nandinie), etc...

Les grandes antilopes (hippotraque , bubale et cobs) ont disparu depuis une trentaine d'années, sans parler du buffle ou de l'éléphant (vers 1930) ni même de la girafe ou du damalisque dont on perd les traces dès le début du siècle sur la Koulountou...

Cette brousse, très *humanisée, exploitée et gérée* s'est moins appauvrie que les autres en faune. Elle pourrait constituer un appui et un relais à l'action menée à l'intérieur du parc et ceux qui l'utilisent et la protègent par la sage utilisation qu'ils en font mériteraient d'être confortés. Il y aurait là les bases d'un dialogue autrement plus efficace pour la conservation et utiles pour l'avenir des populations que de vouloir leur faire laver la vaisselle des touristes sous prétexte de les "associer" aux "bénéfices" de la gestion du parc...

Plusieurs zones de ce type, déjà gérées par la population dans un sens protectionniste à son profit et sans intervention étatique, constituerait une véritable zone tampon utile au parc où une opération de *game ranching* (le terme est détestable) adaptée -excluant notamment toute forme de clôture

sur de trop grandes surfaces -pourrait être menée à une échelle modeste à l'intérieur de ces parcours temporaires sans gêner le bétail, un peu dans l'esprit de ce que fait Clark Lungren au Burkina Faso et qu'il serait temps de prendre en exemple.

X

X X

La pression agraire représente un danger pour le Niokolo Koba occidental. L'existence de certaines zones encore indemnes de défrichements, sur sa périphérie pourrait constituer un sujet de dialogue entre certaines parties de la population intéressées à les maintenir en l'état et les autorités du parc. Cela est d'autant plus urgent que l'agro-affairisme affecte de considérer ces zones gérées dans le respect des ressources comme vides ou "neuves"...

Le dialogue serait d'autant plus facile que la population perçoit comme contradictoire l'existence d'une politique de conservation des ressources d'un côté et la mise en oeuvre d'opérations de "développement" qui détruit ses ressources et ne l'implique au mieux qu'à titre de main-d'oeuvre.

Pour un observateur mal informé, des zones comme le plateau de Daba peuvent apparaître (à tort) comme des espaces "sauvages" et libres. La négation plus ou moins consciente du comportement d'autrui propre à l'étranger (occidental ou citadin) qui s'accroche naturellement à ses propres valeurs, entraîne la

.../...

néigation de l'environnement en temps qu'espaces déjà gérés par l'habitant.

Le paradoxe est dangereux pour la conservation : si l'homme d'un lieu respecte la vie sauvage, certains l'accusent de ne pas mettre sa nature "en valeur". Il se voit reprocher de mal l'exploiter ou de mal la peupler. S'il la gère en "bon père de famille" comme c'est le cas du plateau de Daba, on nie cette gestion (l'élevage "sentimental" par exemple !). S'il la met en valeur suivant des critères productivistes importés (le coton ici), d'autres lui reprochent de déboiser et d'épuiser les sols... Les utilisateurs ayant ainsi toujours tort, il ne serait pas surprenant que certains intérêts décident - au nom d'une rationalité ^{dûment subventionnée} - que le plateau de Daba qui supporte pratiquement une vache à l'hectare ^{pendant} plusieurs mois par an soit décrété "terre neuve" alors qu'il s'agit d'une vieille brousse maintenue volontairement "propre" par la population locale.

LEGENDE DES CARTES

Fig. 1 : Situation.

Fig. 2 : Zones de mise en culture (champs cultivés et jachères récentes) sur la périphérie du Parc National du Niokolo Koba. 1 - pays bassari, 2 - pays coniagui, 3 - Badiar (Badiarankés, Peuls, Mandingues), 4 - Pakane (Foula-coundas, Peuls-fouta, Mandingues), 5 - Kantoora (Foula-coundas, Peuls-fouta, Toucouleurs), 6 - terroirs d'origine gambienne.

Fig. 3 : Kantoora et Pakane (périphérie occidentale du parc) : parcellaire effectivement cultivé en 1982.

Fig. 4 : Kantoora et Pakane (périphérie occidentale du parc) : champs et jachères (abandonnées depuis moins d'une vingtaine d'années) en 1982.

Fig. 5 : Situation de quelques noms cités et orientation de la pression agraire.

Fig. 6 : Le plateau de Daba, 1 - zones défrichées et cultivées et villages (bas-fond), 2 - forêt herbeuse de bas-fond non défrichée, 3 - savane arborée de haut de pente (sols de colluvionnement), 4 - savane boisée sur cuirasse. Les flèches représentent les principaux axes de la transhumance d'hivernage en direction des mares centrales du

plateau, dites "mares de Daba". La zone cernée d'un trait épais correspond approximativement à l'ensemble des parcours que la population de la communauté rurale de Sinthiang Koundara s'interdit de défricher.

BIBLIOGRAPHIE

Ange A. - 1982 - La détermination des rendements en coton - graine du cotonnier au Sénégal (Fouladou), IRAT - ISRA, ronéo.

Boudet G. et Coll. - 1970 - Etude des pâturages naturels de Haute et Moyenne Casamance, Etude agrostologique n° 27, IEMVT, LNERV, Maisons-Alfort, Dakar.

Fauck R., Turenne J.F., Vizier J.F. - 1963 - Etude pédologique de la Haute Casamance, rapport général, ORSTOM, centre de Dakar, ronéo.

Gessain M. et Lestrang M. Th. (de) -1980 - Etre Tenda en 1980, in Mémoires de la Société des Africanistes, Paris.

Pélissier P. 1966 - Les paysans du Sénégal, ST. Yrieix. Imp. Fabrègue.